



LES

ANGES

ÆVAR ÖRN
JÓSEFSSON

NOIRS

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

ÆVAR ÖRN JÓSEPSSON

Les anges noirs

TRADUIT DE L'ISLANDAIS
PAR SÉVERINE DAUCOURT-FRIDRIKSSON

nrf

GALLIMARD

Titre original :

SVARTIR ENGLAR

© *Ævar Örn Jósepsson, 2003. Published by arrangement with Uppheimar, Iceland.*

© *Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.*

Noir. Le noir était complet, sans la moindre lueur malgré l'éclat de la nuit d'été au-dehors, aussi profond que les ténèbres de la cave du nouvel immeuble où ses frères l'avaient enfermée trente ans plus tôt, quand elle avait cinq ans. Le dos collé à la porte, elle chercha l'interrupteur à tâtons, de part et d'autre, mais les murs étaient nus. Elle voulut ressortir, mais la poignée avait disparu et elle fut saisie de panique. Ses mains descendaient et remontaient en vain le long du battant. Ses doigts butèrent sur des saillies, elle comprit qu'il s'agissait des gonds et se décala vers l'autre bord. Elle reprit son souffle en apercevant la lumière par les interstices. Ce que je peux être bête, pensa-t-elle en s'ébrouant pour se défaire de son malaise.

Birgitta observa la porte pour comprendre comment elle avait pu s'enfermer, mais ne remarqua rien de spécial. Ni ressort en haut ni aucun autre dispositif de fermeture automatique. Elle la lâcha, pour tester, et la vit se mettre lentement en mouvement. Il doit y avoir un défaut quelque part, décida-t-elle, un problème d'inclinaison du sol ou une tension dans les charnières. La porte se rabattit en douceur tandis que Birgitta allait saisir un journal, plié sur une table adossée à l'un des murs donnant sur l'extérieur. Elle le déplia, et le coinça sous le battant ouvert en grand. Puis elle la lâcha

encore. Rien ne bougea et Birgitta put pénétrer à nouveau dans la pièce. La lumière de l'entrée faisait apparaître un bureau et un ordinateur. Elle scruta les murs, partout, sans y trouver d'interrupteur. Elle ressortit, observa le mur mais ne vit rien non plus. Étrange. Pourtant, c'était ainsi. Birgitta s'approcha du bureau, s'assit et chercha en vain une lampe avant d'allumer l'ordinateur.

L'appareil émit un bip qui la fit sursauter. Bon Dieu ! Son cœur battit à tout rompre et l'odeur de sueur redoubla. Heureusement qu'on ne fait pas ça tous les jours, pensa-t-elle. L'ordinateur turbinaient tandis que s'affichaient sur l'écran divers programmes et raccourcis ; la machine était poussiéreuse. Le temps parut interminable à Birgitta, qui essayait de se détendre. Rien ne pressait. Si tout se passait normalement, elle disposerait de deux heures, voire de trois ou quatre. Autant tabler sur deux, pour être plus sûr. Cela suffirait amplement. Mais les effets de l'autopersuasion étaient éphémères. Elle passa ses doigts sur son front transpirant, puis les essuya sur le siège. Ses jambes étaient en proie à des secousses répétées, ses semelles rigides martelaient sèchement le parquet en un rythme irrégulier. Quand l'appartement du sous-sol lui vint à l'esprit, Birgitta cessa subitement ses mouvements. Elle mordilla ses lèvres. Bon, ce satané ordi allait-il enfin se décider ? Quel engin préhistorique !

Ses yeux commençaient à s'adapter à la faible luminosité, et elle regarda tout autour d'elle. Entre d'épais rideaux, on apercevait un store opaque fermé jusqu'en bas qui occultait l'éclat du soleil de minuit. Idem pour les autres fenêtres. Birgitta hésita à ouvrir pour laisser entrer davantage de lumière mais renonça. Mieux valait ne pas s'afficher en vitrine. Quelqu'un pouvait passer par là et jeter un œil par la fenêtre, y compris une connaissance de ce foutu imbécile. Elle hocha la tête, sécha ses mains moites sur le tissu de son pantalon et revint à l'ordinateur qui semblait enfin prêt pour la bataille. Birgitta ne put réprimer un léger sourire. La joute serait inégale.

Ses doigts parcouraient le clavier avec célérité et tout tremblement avait disparu. En pleine concentration, les yeux rivés sur l'écran,

elle se mit à siffloter, faux, sans en avoir conscience, comme chaque fois qu'une tâche exaltante l'absorbait. Les quelques barrages de protection s'écroulèrent les uns après les autres. Elle trouva aisément ce qu'elle cherchait et exécuta sans peine ce qu'elle voulait, car elle était bien préparée. C'était presque trop facile finalement. Elle aurait terminé en une demi-heure, à ce rythme-là. Mais la tension ne s'amenuisait pas et elle sifflait encore. Jusqu'alors, il ne l'avait jamais écoutée, cette espèce d'abruti, mais ça allait changer. Même si elle s'efforçait de dissimuler ses traces, pour ne laisser aucun indice, il n'était pas si bête. Il finirait par découvrir qui, exactement, avait fait tout cela. Et ce serait parfait. Il comprendrait peut-être qu'on ne traite pas les gens ainsi. Pas elle, en tout cas.

Birgitta acheva sa besogne sans encombre et regarda l'heure. Il restait du temps. C'était sans doute l'occasion de jeter un œil aux e-mails, voir ce qu'il avait fichu dans la journée. Quelques courriers semblaient plus intéressants que les autres. Elle les lut avec avidité. L'éclat de ses dents se refléta sur l'écran comme un sourire discret se profilait sur ses lèvres. Elle fut presque tentée de les envoyer sur-le-champ, avec un peu d'avance, aux personnes concernées, qui auraient sûrement pas mal de choses à en dire, mais elle résista à la tentation et se contenta d'en faire une copie sur disque. Puis elle remit tout en ordre, retira le journal coincé sous la porte et sortit dans la nuit éblouissante que les moineaux emplissaient de leur presque folie, de leur désir ou de leur peur. Birgitta n'y prêta pas attention. Elle était trop absorbée. Elle avait lu les mails — c'était un bonus — et était résolue à en tirer le maximum. Nul besoin d'expert pour jauger leur contenu, et envisager les conséquences que ces lettres auraient si elles tombaient entre de bonnes — ou mauvaises — mains. Mais elle pouvait tout aussi bien se les garder. Pour l'instant au moins. Rien ne pressait.

— OK, soupira-t-elle en s'asseyant dans la voiture. Allons-y.

— Où ? demanda le conducteur en démarrant.

— Eh bien, on rentre, idiot. Qu'est-ce que tu crois ?

Elle changea d'avis dans la rue Lönguhlíd.
— Prends la prochaine à gauche, ordonna-t-elle.
L'homme au volant suivit les instructions sans broncher.
Birgitta voulait aller jusqu'au bout. Elle avait encore tout loisir
de se rendre chez l'autre animal.

Lundi

Le 4 x 4 était énorme et noir, la peinture bien lustrée étincelait sous le soleil du matin clair. Stationnant sur la quasi-totalité de cette rue étroite, il se distinguait en tout point des vieilles maisons conviviales et des grands arbres en fleurs qui bordaient la chaussée. C'était la carrosserie flambante, les roues de 38 pouces sans trace d'usure et les jantes chromées qui permettaient de dire que l'engin n'était jamais sorti des limites de la ville, n'avait jamais rencontré le moindre caillou, bref, qu'il n'avait jamais affronté les chemins de traverse.

Les rayures étaient toutefois profondes : elles transperçaient le noir de la peinture, le jaune de la base et même, en profondeur, le gris de la tôle. Elles étaient larges aussi. Celui qui avait fait le coup avait pris son temps, travaillé minutieusement. Il était passé et repassé sur chaque lettre pour que le message soit bien clair. Ce qui était le cas : d'une aile à l'autre, LÝSING¹ s'étalait sur tout le capot.

Le propriétaire ressemblait à sa voiture. Cheveux foncés, presque noirs, plaqués vers l'arrière et luisants de gel ou d'une mixture similaire, costume Armani moiré couleur charbon et chaussures de cuir noir bien cirées et habituées à ne jamais rien fouler d'autre que du

1. Lýsing est une des principales sociétés de crédit en Islande. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

macadam. Ou alors éventuellement du marbre ou du parquet. Chemise de soie argentée et cravate anthracite du même tissu — chacune, qui devait être certainement plus chère que l'équipement complet d'Árni, soulignait l'arrogance flamboyante de ce regard d'acier. Il déblatérerait sur l'indiscipline des jeunes, les beuveries, la drogue, les parents incapables et l'échec du système éducatif, et se lamentait sur les frais que ces dégâts allaient lui occasionner. Árni n'éprouvait guère de compassion. S'il avait les moyens de posséder un tel 4 x 4, il devait sûrement avoir les moyens de le faire repeindre. Et si ce qu'avait écrit le vandale était vrai, il ne lui appartenait même pas, alors... De plus, les assurances prendraient presque tout à leur charge.

— Je ne crois pas que c'étaient des jeunes, dit Árni.

— Pourquoi pas ?

Le propriétaire — ou locataire — du véhicule, Steinar Ísfeld Arnarsson, directeur d'entreprise entre autres choses, croisa les bras, ce qui découvrit ses boutons de manchette couleur argent et sa Rolex acier.

— Parce que. Il y a un sacré boulot derrière tout ça. L'auteur des dégâts à dû prendre son temps.

— Et alors ?

L'homme d'affaires devisageait Árni, se donnait des airs, mais ce dernier ne releva pas, trop occupé à repasser chaque lettre du bout du doigt.

— Je ne vois pas comment un jeune aurait pu, sans se presser, pendant dix minutes un quart d'heure, faire ça, bien tranquillement, la nuit en pleine lumière. C'est juste un peu trop... — Il ne trouva pas le bon mot et poursuivit : — Une grande rayure sur le côté ou un coup de bombe de peinture, à la rigueur... Mais là. On dirait plutôt...

Il se tut, recula de deux pas et examina le véhicule.

— On dirait plutôt quoi ? demanda Steinar, agacé et impatient.

— Celui qui a fait le coup n'a pas choisi n'importe quel 4 x 4.

Steinar se planta devant la voiture les bras toujours croisés sur son torse bombé.

— Que voulez-vous dire ?

Árni fit mine de l'ignorer. Il se faufila derrière lui pour caresser le capot, mais retira soudain sa main, une écharde de métal enfoncée dans le majeur.

— Putain !

Il se mit le doigt à la bouche pour sucer le sang.

— Je voulais juste dire que ce n'est pas une coïncidence. Ce n'est ni le hasard ni une cuite. Et ce n'est pas non plus l'acte politique d'un commando anti-4 x 4 ou d'un énervé qui en veut à ceux qui ont du fric. C'est quelque chose... de personnel. Oui. Je pense que c'est le bon mot : personnel. Dirigé précisément contre le propriétaire.

Il se retourna vers Steinar et le regarda droit dans les yeux.

— C'est-à-dire contre vous. Vous avez une idée des raisons pour lesquelles on a fait ça ?

Le PDG le fixa à son tour.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? cracha-t-il en serrant ses dents dont la blancheur était éclatante.

Árni était stoïque. Autant qu'il avait pu l'apprendre pendant cette année passée à la PJ. Ne jamais s'emporter, sauf si c'est dans un but précis.

— Vous n'avez pas la moindre idée de la personne qui peut être responsable ?

— Non.

— On ne vous déteste pas suffisamment pour s'en prendre à votre bien ?

— Non.

— Un employé mécontent, peut-être ?

— N'importe quoi.

— Ou un voisin ?

Steinar hocha la tête.

— Un proche ?

Même réponse.

— Vous ne vous êtes pas disputé avec quelqu'un récemment ?

— Non.

— Personne ne vous a menacé ?

— Quoi ?

Il ferma les yeux, souffla, et laissa glisser ses mains le long de son corps.

— Pourquoi quelqu'un me menacerait ?

Il tombait des nues. Peut-être un peu trop d'ailleurs, se dit Árni en restant impassible.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il.

— Personne, donc ?

— Non.

— Ça ne vous est jamais arrivé auparavant ?

Le PDG hésita un instant avant de nier à nouveau, toujours aussi fermement. Árni accepta ce non, mais garda en tête l'hésitation.

— C'était dans la nuit de samedi à dimanche, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous n'avez vu personne rôder autour de la voiture ?

— Non.

— Même pas votre épouse ?

— Non.

— Et les voisins ? Ils ont vu quelque chose ?

Steinar haussa les épaules et regarda l'heure. Árni fit comme si de rien n'était.

— Vous le leur avez demandé ?

— Non. Je pensais qu'il était mieux de laisser cela à des gens dont c'est le métier.

Il s'était mis à trembler, soit d'énervement, soit de froid. Son arrogance se diluait dans les claquements de dents. Le début de la journée, clair et prometteur, n'avait pas apporté la douceur prévue,

pas encore en tout cas, et le costume Armani n'était pas très chaud. C'était ainsi. Il arrivait que le vent du nord se lève soudainement, ce qui désolait les accros au soleil dans les piscines découvertes et les jardins. Le thermomètre de la voiture d'Árni n'affichait que neuf degrés.

— C'est vrai ça ? demanda Árni en tapotant le capot. Lýsing ?

Steinar hésita encore, plus longuement, puis hocha doucement la tête et Árni put déceler chez son interlocuteur un léger sourire en coin.

— Glitnir¹, dit-il.

Árni lui rendit son sourire. Au moins, il avait de l'humour.

— Bon. Glitnir donc. La voiture est à votre nom ou au nom de votre compagnie ?

— Le 4 x 4 du PDG, c'est ce que vous voulez sous-entendre, n'est-ce pas ? fit l'homme d'affaires, sans relâcher son ironie.

Árni acquiesça. L'autre hocha la tête l'air dépité.

— Il est au nom de la compagnie, évidemment. En quoi est-ce important ?

— En rien, j'imagine, dit Árni. Qui est au courant ?

— De quoi ?

— Que le 4 x 4, qui est au nom de la compagnie, soit acheté avec un crédit de chez Glitnir ?

— C'est une location-vente, pas un achat à crédit.

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas qui est au courant. Plein de monde probablement, ce n'est pas un secret. Je connais peu d'entreprises aujourd'hui qui achètent leurs voitures.

Il s'agitait et sa voix laissait filtrer son agacement, car il était plus habitué à poser les questions qu'à y répondre.

— C'est bon là, non ? s'agaça-t-il.

1. Glitnir est une banque islandaise.

Il leva les épaules et plongea les mains au fond de ses poches — ce qui n'était pas recommandé pour ce genre de pantalon. Árni se moquait que Steinar ait froid, il commençait même à éprouver de la curiosité. C'était toujours bon signe.

— Le véhicule est resté ici cette nuit ?

— Non, il était garé dans l'allée. Devant le garage.

Árni voulut s'y rendre et Steinar le suivit à contrecœur, l'air mécontent.

— Dans quel sens ? questionna le policier en observant les alentours.

L'accès au garage était bordé de haies qui, aussi hautes qu'un homme, cachaient le jardin des voisins. Sur la gauche, la façade de la maison protégeait les lieux de tout autre regard curieux.

— Le 4 x 4 ?

— Oui. Vous l'avez garé en reculant ou dans le sens de la marche ?

— Dans le sens de la marche.

Árni hocha la tête. Cela signifiait que le — ou la — coupable avait dû passer de l'autre côté de la voiture, ce qui corroborait l'idée qu'il ne s'agissait pas d'un acte de vandalisme perpétré au hasard. En outre, le vandale avait agi sans pouvoir être repéré, sauf des quelques rares badauds passant la nuit devant l'allée. Il regarda la maison du PDG. Trois étages plus une cave¹. À chaque étage, deux fenêtres qui donnaient sur l'entrée du garage.

— Vous habitez toute la maison ?

— Mais enfin, qu'est-ce que ça a à voir avec mon affaire de vandalisme ? s'offusqua Steinar, qui grattait furieusement le gravier blanc avec sa chaussure.

1. En Islande, les maisons comprennent souvent plusieurs habitations, une par étage, et pas de rez-de-chaussée, mais un appartement en demi sous-sol, généralement meilleur marché et moins confortable que ceux des niveaux supérieurs.

Ses poings demeuraient serrés au fond de ses poches.

— Vous allez abîmer vos souliers, remarqua Áрни. Un, deux ou trois appartements ?

— Quatre, grommela faiblement le PDG sans cesser d'endommager ses derbys. Seul le premier étage nous appartient.

On aurait dit qu'il avait honte. Ce que justifiaient peut-être les normes de son milieu social. Áрни n'en savait rien.

— Et le garage bien sûr, ajouta Steinar, pour rétablir un certain équilibre.

Le policier sourit intérieurement. Il s'adossa contre la porte du garage, sortit un paquet d'où il tira la première cigarette de la journée. Il était 10 heures passées : c'était un record. Il aspira une ample bouffée, les yeux mi-clos. Le garage était abrité du vent. La porte noire, exposée au soleil, avait emmagasiné de la chaleur. Steinar capitula. Il s'adossa à son tour à la porte, mais refusa la cigarette qu'on lui proposait.

— La voiture ne vous appartient donc pas. Pourriez-vous établir une liste de toutes les personnes qui sont au courant ? Et parmi elles, souligner celles qui savent avec quelle société vous avez signé cette location-vente ? pria Áрни avant de bâiller sous l'effet apaisant de la chaleur.

Steinar fronça les sourcils.

— Maintenant ?

— Dès que possible, oui.

— Vous croyez que...

Áрни relativisa d'un signe de main.

— C'est juste un tir dans le vide. Quelque chose avec quoi commencer. J'aimerais que vous fassiez aussi une autre liste, celle de tous les gens qui vous détestent.

L'exaspération gagna à nouveau le PDG.

— Je viens de vous dire qu'à ma connaissance personne...

Áрни lui coupa la parole.

— Et moi, je n'ai jamais vu quelqu'un qui n'avait que des amis, rétorqua-t-il.

Il écrasa sa cigarette contre sa semelle, avant de placer le mégot dans le cendrier de poche qu'il traînait partout avec lui.

— Je ne parle pas d'ennemis, expliqua-t-il, pas tout à fait. Il doit bien exister quelqu'un qui vous en veut, qui vous envie, que vous venez de virer par exemple... Un voisin qui ne supporte pas que vous gariez votre voiture ici ou qui s'échauffe parce que vous tardez à payer les charges collectives...

Il remit le cendrier dans sa poche.

— Quelqu'un à qui vous devez de l'argent, quelqu'un dont vous avez séduit la femme, ou même que vous avez seulement doublé en faisant la queue à la banque, que sais-je?... Il ne s'agit pas forcément d'un truc important. Les gens s'excitent pour trois fois rien, vous savez...

Il regarda Steinar qui était plongé dans une profonde réflexion, l'air presque soucieux. Árni regretta de n'avoir pas été plus attentif. Il avait dû viser juste avec l'une de ses propositions, mais il ignorait laquelle.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-il.

— Rien.

L'homme d'affaires s'écarta de la porte et épousseta machinalement sa veste. Árni cogitait. Steinar était bel homme. Populaire, nanti. Il était la coqueluche des médias, un sputnik dans le monde des finances.

— Un mari trompé, peut-être ?

Le PDG pouffa légèrement et arrangea sa cravate anthracite, quoi qu'elle fût impeccable.

— Arrêtez ! Je viens de me marier !

Absolument. Árni avait aperçu la couverture du magazine *Vu et entendu*. Steinar y posait avec sa nouvelle femme. Il se souvenait du titre : « L'Italie en amoureux ! » et en fit part en souriant à son interlocuteur. Ce dernier, galvanisé par sa propre popularité, redevint en

un éclair le fameux Steinar Ísfeld Arnarsson, PDG du groupe Médias et de quelques autres entreprises plus ou moins renommées, et se contenta de prendre un air faussement modeste. Il avait retrouvé ses marques. Árni, lui, venait de perdre les siennes, ce dont ils avaient tous deux pleinement conscience.

— Y a-t-il autre chose que vous voudriez savoir ? s'enquit Steinar.
Árni fit non de la tête.

— Rien, sauf si vous estimez que j'ai oublié quelque chose d'important...

Il écarta les mains, paumes ouvertes, signifiant qu'il était ouvert à tout, et lança à Steinar une œillade qui se voulait à la fois pleine de sollicitation et de bienveillance.

— Je vous ai tout dit, conclut le PDG lui renvoyant un regard identique.

L'agacement avait quitté sa voix et il ne montrait plus aucune impatience. Il faisait preuve au contraire d'une grande maîtrise ; Árni était battu. C'est ce qu'il ressentit en tout cas.

— D'accord. Vous m'appellez si quelque chose vous vient, dit-il.
Et il lui tendit la main.

— Sans faute. Pareil pour vous, répliqua Steinar.

Sa poignée de main était ferme, son regard pénétrant. Il était de toute évidence un expert en matière de communication. Face à la sincérité qui illuminait tous ses traits, Árni fut paradoxalement persuadé qu'il mentait. Mais à quel propos ? Et dans quel but ?

— Encore une chose, cria Árni, à mi-parcours vers sa voiture. — Steinar fit halte sur le perron et le dévisagea. — Il faut que vous veniez au commissariat pour faire votre déposition.

Il prit un malin plaisir à observer de loin l'expression de l'autre.

— Qu'entendez-vous par déposition ? Je viens de la faire, non ?

— Non non, c'était juste une conversation informelle.

— Conversation infor...

Árni l'interrompit encore une fois.

— Il faut que vous veniez au commissariat pour faire une déclaration en bonne et due forme. On va tout reprendre, une chose après l'autre. Tout doit être mis sur papier. Nous avons besoin de votre signature. Vous serez convoqué dans les prochains jours.

Árni sourit — question de politesse.

— À bientôt, donc.

Il déguerpit au plus vite pour éviter un esclandre en pleine rue. Ce qui aurait totalement manqué de classe.

*

Quand l'homme qui parlait avec Steinar l'eut salué, Óskar laissa retomber le rideau de sa cuisine. Son appartement était au troisième étage. Il se demandait de qui il s'agissait. À en juger par l'apparence, sans doute l'un de ces bureaucrates dépêchés par une compagnie d'assurance lambda. Ou la personne qui avait en charge de repeindre le 4 x 4. Il ricanait en douce. *Lýsing*. Fabuleux ! Quelle idée géniale ! Il termina son café, posa le mug dans l'évier et s'apprêta à sortir pour aller travailler. Arrivé au premier étage, il hésita un instant sur le palier. Fallait-il qu'il frappe à la porte et raconte ce dont il avait été témoin la nuit dernière ? Un bon voisin ne se devait-il pas de révéler tout cela ? N'était-ce pas même son devoir de citoyen ? Il hocha la tête, décida de ne rien faire et sortit dans le jour lumineux. Steinar Ísfeld Arnarsson passait tellement au-dessus de ce genre d'obligations que ses voisins et concitoyens pouvaient bien, après tout, faire preuve du même détachement. Parler pourrait en outre lui apporter de sacrés ennuis. On pourrait lui demander ce qu'il avait fait lui-même au cours de cette nuit. Lui poser un tas de questions. Il n'y tenait pas le moins du monde.

*

Stefán s'était réveillé tôt ce lundi matin, en pleine forme et l'esprit léger après un bon week-end, et il n'avait cessé de chanter en allant travailler. Plus que cinq jours. Cinq petits jours et il serait en vacances. Ses premières vraies vacances depuis cinq ans. Il n'avait jamais réussi à prendre plus d'une semaine par-ci par-là. Impossible de tenir à distance plus de deux ou trois jours les individus de malheur, les incapables et les abrutis au potentiel immense qu'on lui demandait de poursuivre au quotidien. Il n'éprouvait pourtant aucune ambivalence face aux congés. Et le surcroît de travail ingérable pendant l'été n'était pas non plus en cause. Non, il y avait un autre frein à son départ : personne ne pouvait le remplacer. Dans une entreprise normale, les cadres posent leurs congés sans problème. Celui qui suit ou précède dans la hiérarchie prend le relais ou, éventuellement, celui qui a le plus d'ancienneté. Dans la police judiciaire, ce n'était pas si simple.

*

Ils n'étaient que deux brigadiers en chef aux affaires criminelles, Stefán et Steinhór. Chacun devait diriger quatre hommes, ce qui n'était déjà pas évident. Il leur arrivait de se remplacer pour une courte durée. L'un d'eux prenait alors en charge les deux brigades, mais cet arrangement ne convenait pas pour du long terme. Svavar, leur commissaire adjoint, soi-disant à la tête de la section, avait d'autres chats bien plus importants à fouetter. Idem pour le reste des supérieurs. Il ne pouvait s'intéresser à des questions aussi triviales que celles du quotidien de ses sous-hommes, affairé qu'il était à la paperasserie, aux relations publiques et aux indispensables réunions pour la coordination stratégique entre hauts responsables — sans omettre les innombrables conférences et autres colloques internationaux. Depuis le départ en retraite du vieux Einar Ársælsson, cinq ans plus tôt, plus personne n'avait pu prendre la tête de l'équipe sans occasionner querelles, anicroches et embrouilles en tout genre.

Même très temporairement. Cependant, Stefán restait plein d'espoir. Il le fut en tout cas jusqu'au moment où Guðni, la cinquantaine bien sonnée, à moitié chauve et du genre plutôt hystérique, brisât son assurance. Il était assis face à Stefán, le visage en feu et l'humeur guerrière.

— Comment ? Ce n'est pas *toi* qui as décidé ? cracha-t-il. Bien sûr que si, c'est toi. Rien n'aurait jamais été possible si tu n'avais pas dit oui.

Il s'emporta vraiment. La fureur s'exprimait à travers la vivacité de ses gestes et le ton de sa voix. Stefán se retint de soupirer. Il n'était guère surpris, il connaissait les gens de la maison. Son optimisme fut toutefois plus fort que ses doutes. Il était décidé à tenter le tout pour le tout. Il voulait ses vacances. Il n'y avait donc pas trente-six solutions. Il fallait jouer franc jeu, sans circonvolutions inutiles, pour ne pas porter atteinte à l'intelligence notoire de ce turbulent quinquagénaire.

— OK, je sais que tu es là depuis plus longtemps que Katrín..., commença-t-il.

— Plus longtemps ? glapit Guðni en l'interrompant. Plus longtemps ? Cette fille est née en 68. Tu sais en quelle année je suis entré dans la police ?

— En 68, répondit Stefán sans hésiter, mais ce n'est pas la seule chose qui compte et tu le sais bien. S'il n'y avait que ça, je serais en train de me justifier devant toi, et non l'inverse.

Guðni fulminait et n'importe quel bouledogue aurait eu l'air gracieux à ses côtés.

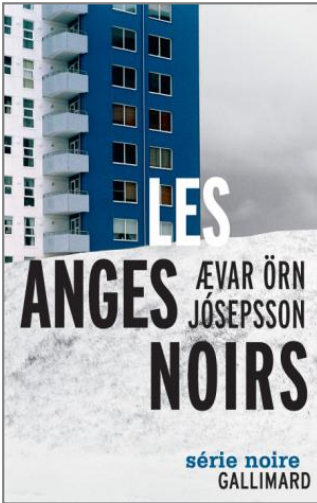
— Cela n'a rien à voir, aboya-t-il.

— Si. Nous savons tous deux pourquoi c'est *moi* qui suis aux côtés de Steinthór, et non pas *toi*.

La face de chien de son interlocuteur se mua en boule de feu prête à implorer. Stefán poursuivit, penché vers Guðni, avant que ce dernier ait pu reprendre le contrôle de sa mâchoire tremblante :

sombres dans ceux, bleu azur, de son interlocuteur. Il détourna son regard et balbutia quelques mots. Il était en train de tout foutre en l'air. Putain, je suis en train de tout foutre en l'air... Elle se mit à rire. Avec réserve et discrétion, comme une petite fille timide, puis plus franchement, pour le taquiner. Árni releva la tête. Au bout des cheveux d'Ásta, les perles multicolores se balançaient à la lueur des chandelles, et ses beaux yeux irradiaient d'espièglerie.

On dirait un ange noir, songea Árni. Il se mit à sourire, troublé et confus. En fait, il n'était qu'un grand sentimental...



Les anges noirs

Ævar Örn Jósepsson

Cette édition électronique du livre
Les anges noirs de Ævar Örn Jósepsson
a été réalisée le 10 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070133093 - Numéro d'édition : 181795).

Code Sodis : N48799 - ISBN : 9782072441233
Numéro d'édition : 232329.